

Les Bleus au Fort de Bron

Avec les progrès de l'armement, le Fort de Bron, partiellement désarmé, est affecté en seconde ligne. Il sert, à la fin du XIXème siècle, de lieu de stockage pour les poudres et explosifs, pour du matériel d'artillerie, pour l'approvisionnement en nourriture, vêtements, etc. Une cinquantaine d'hommes en assurent la garde et l'entretien. De temps en temps, une compagnie vient loger quelques mois au fort. C'est le cas en 1908.

Nous avons retrouvé le témoignage de deux soldats du 17ème RI de ligne casernés au fort : Jules Debord, de la 11ème compagnie et Léon Pinard de la 12ème.

Ces témoignages reposent sur des photographies transformées en carte postale et distribuées aux soldats pour leur courrier.



La 11ème compagnie du 17ème de ligne au fort de Bron

Léon, lui, s'adresse à son frère. Léon n'est pas très bavard, la carte n'est pas sous enveloppe, les tampons attestent la rapidité du courrier. Parti de Bron le 31 octobre 1908 à 10H30, il est estampillé à Lyon à 20H30 et arrive à Viviers en Ardèche le dimanche 1er novembre à 7H30.

Nous apprenons que ces compagnies sont composées de Bleus, c'est-à-dire de nouvelles recrues. Depuis 1905, la durée du service militaire est ramenée à 2 ans au lieu de 3. Léon et Jules viennent de recevoir leur première affectation. L'hiver est proche, brouillard et neige sont évoqués.

Ce courrier est semble-t-il restreint, puisque Jules nous signale, que ce mois-ci, il n'a eu droit qu'à 2 timbres. Jules donne des nouvelles probablement à ses parents.

Le Fort de Bron sert de casernement de passage. Jules écrit : «*Je crois qu'on ira à Gap dans trois mois*».



La 12e compagnie du 17e de ligne au fort de Bron

Les Bleus au Fort de Bron

Sur les 2 cartes, une soixantaine d'hommes composent la compagnie dont un sergent reconnaissable à son galon doré sur la manche gauche.

La 12e compagnie pose de manière décontractée, deux soldats étendus nonchalamment, une femme accroupie à côté du sergent, son épouse ?



Rigueur et ordonnancement sont de mises dans la 11e, avec au milieu, le sergent en uniforme. Jules précise que sa compagnie comprend un sergent et 4 caporaux, sûrement les soldats parés à la taille d'une ceinture et sur leur blouse de leur grade.

Jules rassure ses parents sur sa santé et fait un appel indirect à la générosité familiale en précisant que « *le vin coûte 6 sous et la limonade aussi* » et « *que le matin on peut avoir un bol de café au lait et un morceau de pain pour 5 sous* ». Il s'agit de suppléments car le soldat est logé, nourri, habillé.

Sur les deux cartes, les bleus ont revêtu la tenue de travail : bourgeron, pantalon de treillis, galoches et képi.

A l'origine, tenue civile dans les mines ou les chemins de fer, bourgeron et pantalon de treillis sont adoptés par l'armée, le pantalon à partir de 1879 et la blouse à partir de 1882.

Plusieurs hypothèses circulent sur l'origine du nom bourgeron. La plus connue l'associe à la ville de Bourges, lieu de fabrication de la toile. La méthode de tissage en trois fils est à l'origine du vocable « treillis ». Pour adapter l'habit au soldat, le bourgeron existe en 3 tailles, le treillis en 5.

Aux pieds, les soldats portent des galoches à semelles cloutées. Il faudra attendre la veille de la Première Guerre mondiale, pour que l'armée fournisse des chaussettes. Remarquons au bas de la jambe les molletières, bandes de tissus remplaçant les guêtres.

Cet ensemble de travail ne doit pas être porté en dehors de la caserne. Le soldat doit sortir en uniforme.



MJ C

« *Mon caporal est tout près de moi, à ma gauche* »